

Résumé des quatre premiers chapitres du livre *Auf Gottes Wegen* par A. Ringelberg, Hollande.

SUR LE CHEMIN DE DIEU

Le petit village était situé au bord de la rivière Deich, une des plus grandes rivières de la Hollande. Il n'y avait qu'une cinquantaine de maisons. Les bâtiments les plus importants étaient l'église, l'école et le moulin. Un large chemin gravillonné parcourait le village. A mi-chemin seulement une centaine de mètres était goudronnée. Cette partie-là s'appelait la Rue du Village, et c'est là que se trouvaient les quelques boutiques. Il y avait encore le forgeron, chez lequel, à la fin de la journée, les hommes du village se retrouvaient pour discuter ensemble. Au bout du village, il y avait une ébénisterie qui appartenait à un ancien d'église. Un autre ancien d'église dirigeait avec sa nièce, qui avait perdu ses parents, un commerce en gros. L'homme lui-même visitait chaque semaine, avec un gros paquet sur ses épaules, les fermiers des environs et ainsi il était connu de tous.

Le pasteur et le maître d'école étaient les hommes d'autorité dans le village. Toute la vie était liée autour de l'école et de l'église. Les paysans aussi avaient leur mot à dire : ils étaient les employeurs du village. Si quelqu'un refusait de travailler pour un de ces paysans, que ce soit homme ou femme, il était considéré comme un fainéant ou un paresseux.

Au centre du village vivait la famille Ringelberg. C'était une famille riche par ses enfants. Le père Ringelberg était un simple manoeuvre et ce qu'il gagnait suffisait juste pour nourrir les siens. La famille avait déjà enduré la pauvreté durant de longues années malgré qu'elle vécût entourée de riches paysans. Une fois Ringelberg avait osé aller à l'église, siège de la grande richesse, pour demander de l'aide pour sa pauvre famille. Mais la réponse du pasteur avait été la suivante : « Oui, Ringelberg, vois-tu, si tu venais plus souvent à l'église, alors je pourrais faire une demande à la diaconesse. Mais nous ne te voyons jamais à l'église et comprends-nous c'est très difficile de faire quelque chose pour toi. » Ringelberg avait alors d'une voix tremblante décrit sa pauvreté, et comment sa femme était malade depuis si longtemps, et au fin fond il n'avait pas de beaux vêtements pour se présenter à l'église. De plus, comment pouvait-il laisser seuls à la maison, sept petits enfants. Il avait expliqué encore bien des choses, mais le jeune pasteur avait pris tout cela pour des excuses. « Cela ne doit pas être si terrible de vivre dans la pauvreté », avait-il dit, « il n'y a qu'à s'habituer avec ce que l'on a. Et en plus il faut se confier dans l'aide de Dieu », avait dit le jeune pasteur. Puis il avait ajouté « Dieu peut bénir tout autant l'eau que le vin ; mais, ajouta-t-il, je vais naturellement parler de ton cas au comité de l'église. »

Ringelberg était reparti, vexé et affligé, et il n'avait plus jamais rien entendu ni du pasteur ni de l'église, et la pauvreté augmentait. Depuis ce temps là, la famille Ringelberg n'avait plus rien eu à faire avec l'église. Ils y allaient que dans des cas extraordinaires, comme pour le baptême d'un enfant. Bien sûr, on parlait dans le village de ceux qui ne mettaient jamais les pieds à l'église, car ils étaient peu. Malgré cette situation, la famille R. n'était pas insensible à la religion. De temps à autre le père lisait la Bible à haute voix.

R. travaillait dur pour sa famille nombreuse et c'était pour lui un soulagement, quand A., le fils majeur, à l'âge de douze ans, se mit à travailler chez un des paysans de la région, et ainsi gagnait aussi quelque chose. Il avait fini l'école primaire et le père R. pensait que cela était amplement suffisant. A. était un jeune garçon bien élevé, mais ne trouvait aucun intérêt dans le travail de la terre. Quand il avait du temps et la possibilité, il lisait. Cela étonnait les autres ouvriers, et le paysan n'aimait guère les gens qui aimaient lire et qui se trouvaient à son service. Ils disaient à R. :

« Ton jeune garçon ne vaut rien » Ainsi dans la famille R. il y avait souvent des disputes à ce sujet, car on attendait beaucoup de lui. Mais A. pour qui tout cela était très étrange, ne se laissa pas abattre. Son désir de savoir davantage devint encore plus fort. Il faisait seulement ce qu'il était obligé de faire. Son père et sa mère et les autres personnes autour de lui trouvaient qu'il perdait son temps, et très vite il fut connu pour être un rêveur.

Le jeune A. ne savait que faire des nouvelles connaissances qu'il obtenait de ses lectures. Quand il écoutait les conversations du paysan ou des manœuvres, il remarquait leur manque de connaissances et leur étroitesse d'esprit, mais il n'avait pas le courage de leur répondre ou de les corriger, car il savait très bien qu'il serait l'objet de moqueries. Alors il continuait ses études silencieuses et se refermait toujours plus sur lui même, et, ce qui était pire pour la famille R., le jeune homme montrait toujours moins d'intérêt pour le seul travail qui pouvait être fait à cet endroit, c'est à dire laboureur. Il le ressentait aussi et il faisait des plans, comment pourrait-il un jour s'en aller de là. Il y pensait pendant des heures, et, comme c'est compréhensible, son travail en pâtissait. La fin de tels rêves était toujours la même : « Ah! Cela n'arrivera jamais. Comment pourrais-je jamais m'en aller d'ici. A la maison on ne me supporte plus mais pour aller de l'avant dans le monde il faut en savoir plus qu'un simple manœuvre ». Avec le temps il devint complexé, car jour après jour il devait souvent s'entendre dire qu'il n'était qu'un rêveur et un bon à rien.

C'est dans de telles circonstances qu'A.R. vécut jusqu'à l'âge de seize ans. Pour lui ce n'était pas une belle vie. Très souvent il était mélancolique et se sentait coupable de son indolence et de son désespoir. Il avait la sensation qu'il ne pouvait pas continuer ainsi. Ses plus beaux instants étaient ceux où il pouvait s'allonger au bord de la rivière, et sans être dérangé, méditer ou lire. C'était pour lui comme si le bruissement de la mer au loin l'encourageait et lui chantait le chant de sa future vie. Dieu voyait cet humble chercheur et très vite il lui ouvrit un chemin, où il pourrait vivre une vie heureuse et faire part de son bonheur à d'autres personnes.

FINALEMENT APPELÉ

Bien que la famille R. aille très rarement à l'église, les enfants devaient visiter l'école du dimanche. Ces classes se tenaient entre les deux cultes. « Ah! », s'était exclamé madame R. à son mari, « Laisse-les donc aller, ils n'y apprendront rien de mal et je pourrai avoir ainsi une heure de tranquillité ». Dans ces écoles du dimanche A. avait entendu parler pour la première fois de Dieu et de Christ. Les histoires de la demoiselle, la nièce du commerçant, lui plaisait énormément, et une fois quand le pasteur était lui-même présent, tout lui avait semblé plus intéressant encore.

Quelques années avaient passé depuis qu'A. ne participait plus à l'école du dimanche ; en terminant l'école primaire, il n'avait plus le droit d'y participer, c'était seulement pour les enfants. Volontiers il y serait encore allé. Il ne pensait pas encore qu'il aurait pu aller à l'église.

Quand A. avait à peu près seize ans, un nouveau pasteur vint au village. Depuis longtemps la plupart des pasteurs ne restaient que peu de temps au village, puis ils étaient appelés à diriger une plus grande paroisse. Quelquefois des années passaient sans qu'il soit remplacé. Cette fois-ci, le pasteur fut très vite remplacé par un autre. Le pasteur P. était un jeune homme et il sortait de l'université. Il s'installa au presbytère avec sa femme. Très vite on racontait chez le forgeron, que la femme du pasteur n'était pas très religieuse et que cela se voyait sur elle. Le pasteur était un grand homme mince mais elle avait une allure plutôt désinvolte. Quand ils passaient ensemble dans le village, on remarquait que beaucoup de monde souriait. Toutes sortes d'histoires couraient de bouche à oreille, et on ne parlait plus que du couple qui vivait au presbytère.

Le jeune pasteur mettait toute son énergie dans son travail. Au contraire de son prédécesseur, il visitait toutes les familles, aussi celles qui ne venaient pas à l'église. C'est ainsi qu'il se présenta à la famille R. Il y avait bien longtemps qu'un pasteur avait mis les pieds dans la maison. R. avait dit déjà souvent à sa femme : « Ils se disent très certainement l'un à l'autre que je ne veux pas aller à l'église, et de toute façon, ils ne viennent pas nous visiter ». C'était un fait hors du commun quand le pasteur annonça sa visite à la famille R. Et ce fut pour eux un plus grand miracle encore quand le sujet épineux ne fut même pas abordé. Le pasteur s'intéressa aux enfants, leur posa des questions et semblait être intéressé à la vie de la famille. Après cette visite, A. fut invité aux leçons de religion qui se tenaient durant l'hiver.

Très rapidement le pasteur se rendit compte que A. n'était pas un élève comme les autres. Il trouva en lui un jeune homme reconnaissant. Il suivait les cours très sérieusement au contraire des autres garçons et filles qui trouvaient les sujets ennuyeux et l'heure longue. La plupart de ceux qui avaient fait leur confirmation ne venaient pas de bon cœur, seulement parce qu'ils y étaient obligés. A., lui, s'intéressait à tout ce qui était dit. Il venait volontiers et suivait bien le thème. Quelquefois il posait une question. Les autres riaient secrètement. Mais le pasteur avait grand plaisir avec A. et ainsi, petit à petit, une amitié s'établit entre cet humble fils d'ouvrier et lui-même. Le moment était venu pour que le jeune homme visite l'église régulièrement.

Un jour, un ancien d'église mourut, il avait été d'une grande aide pour l'école du dimanche. Il n'était pas facile de trouver dans le village quelqu'un de sérieux pour ce poste. De plus, le pasteur désirait que des jeunes aussi soient mis à l'œuvre dans ce domaine. Ses yeux tombèrent sur A.R. Naturellement il fallait qu'il le désire, car il fallait du courage dans ce village, pour se mettre ouvertement au service de l'église. Le pasteur prit la décision de lui demander.

A. était souvent occupé dans le jardin familial. Quand il terminait son travail auprès des paysans, il devait aussi prendre soin du jardin. C'est lors d'une telle occasion que le pasteur se proposait de converser avec le jeune homme, car il ne désirait pas lui parler devant la famille.

« Bonsoir A.! »

« Bonsoir, monsieur le pasteur! », répondit A., tout en soulevant sa casquette.

« Tu es de nouveau appliqué à faire ton travail? »

« Oui, monsieur le pasteur, cela doit être ainsi car sans travail nous n'avons rien à manger, ni en été ni en hiver. »

« As-tu un peu de temps pour parler avec moi, A. ? »

« Oh bien sûr, monsieur le pasteur! » A. laissa sa pelle de côté et le suivit.

« Tu sais que Mr. Derksten est mort subitement et qu'il nous manque terriblement à l'école du dimanche. Connais-tu quelqu'un qui pourrait prendre sa place ? »

A. rougit jusqu'aux oreilles. Le pasteur était-il venu jusqu'ici pour lui poser cette question ? Il ne pouvait pas comprendre et ne savait pas ce qu'il devait dire. La question lui tournait dans la tête et il ne pouvait pas penser. « Non, monsieur le pasteur, je ne sais vraiment pas. » Puis après avoir réfléchi une seconde, il dit : « Peut-être Mr. Hansen pourrait aider ? » Hansen était le menuisier.

« Sais-tu à qui j'ai pensé, A. ? », dit le pasteur. « Aurais-tu envie de nous aider ? »

« Moi ? Non, je ne peux pas, Mr. le pasteur. Je n'en ai vraiment pas le courage. Qu'est-ce qu'ils diraient à la maison et comment en parlerait-on dans le village. Je crois qu'il vaut mieux choisir quelqu'un d'autre. »

« Est-ce si important ce que le village pourrait en dire ? Et je pense que personne chez toi ne sera contre, si tu veux faire une bonne œuvre. »

« Non bien sûr, mais je ne suis pas capable de le faire. »

« Oh, tu le peux très certainement », continua le pasteur, « Tu nous aideras tout simplement. Le plus gros du travail, c'est toujours la demoiselle qui le fera. Et je suis aussi très souvent là. Je crois, A., que si tu commences, après tu auras du plaisir. Et si vraiment cela ne te plaît pas du tout, tu peux toujours arrêter. Viens, promets-moi que tu seras là déjà ce dimanche à l'école du dimanche, j'y serai aussi ».

Ce fut pour le village un événement important, et aussi pour la famille R. A., ce rêveur, allait aider à l'école du dimanche et il allait prendre la place de l'ancien!

« Ah, ça c'est une bonne chose, avait dit le père R., quand il entendit la nouvelle. » Veux-tu me dire qu'avec ça tu vas devenir pieux ? N'es-tu pas déjà assez pieux comme cela ? Tu vas devenir encore un plus grand rêveur. » A. n'avait rien répondu. Il était content, que son père ne lui avait pas refusé. Mme R. était différente de son mari. Elle aimait aussi beaucoup lire et était vive d'esprit. Elle encouragea son fils aîné, et puis l'idée qu'il allait être un collègue du pasteur la remplissait d'orgueil maternel.

« Si tu as du plaisir à le faire, que rien ne te retienne », lui avait-elle dit. « C'est de toute façon mieux que d'aller au café. »

« Je le ferai », dit A., « et je laisserai les gens dire ce qu'ils veulent. »

Et c'est ainsi que le dimanche suivant A. se retrouva à l'école du dimanche. Pour les jeunes du village ce fut une situation assez difficile. Pour les habitants, ce fut le thème de leur conversation pendant plusieurs jours. La décision du pasteur fut très critiquée. On trouvait que c'était une honte pour tout le village, que ce travail ait été proposé à un jeune homme dont la famille ne mettait jamais les pieds à l'église. Leur opinion se renforçait surtout quand ils voyaient A. traverser le village, et en se moquant de lui, lui criaient : « Salut Mr. le pasteur, que vas-tu nous prêcher dimanche prochain? »

« Mais qu'est-ce qu'il s'imagine », disaient d'autres. Ses frères et sœurs aussi trouvaient la situation amusante. Mais le jeune A. supportait tout cela. Pour lui c'était une occasion d'apprendre, et c'était la chose la plus importante.

Peu à peu l'orage se calma et finalement on ne trouvait plus rien à dire contre lui. Quelque temps plus tard, Mlle. Dane tomba malade et le pasteur devait justement aller le dimanche suivant visiter une ville voisine pour y prêcher. Cela voulait dire, que A. allait devoir s'occuper de toute l'école du dimanche. La femme du pasteur proposa de l'aider, mais A. savait qu'il ne pouvait pas compter sur elle. Le dimanche suivant il s'en alla à l'école du dimanche avec un sentiment de frayeur. Silencieusement il éleva une prière vers Dieu, la première de sa vie, pour recevoir de l'aide.

Comme les enfants entraient dans la pièce, il y avait de la confusion comme d'habitude. Après le premier cantique c'était un peu plus calme. A. demanda à la femme du pasteur si elle désirait faire la prière. Mais troublée, elle répondit : « Je ne peux pas ». C'est ainsi que pour la première fois dans sa

vie A.R. pria en public. C'était une prière sérieuse qui venait d'un cœur d'enfant. Ce fut vraiment comme un miracle car les enfants étaient plus tranquilles que jamais. C'était comme s'ils avaient aussi ressenti qu'ils avaient entendu une vraie prière. L'heure passa très rapidement. Bien que ce fût pour A. un très grand effort, il en reçut de riches bénédictions. Ce furent ses premiers pas, son premier travail en public pour Dieu conformément à la lumière qu'il possédait. Il ne savait pas encore qu'il était aussi lui-même à l'école de son Maître.

A travers ces écoles du dimanche, A. apprit à penser et à exprimer ses convictions par des paroles choisies ; il savait maintenant exactement ce qu'il voulait faire de sa vie. Dieu l'avait pris à son école pour le préparer à annoncer le message de l'Evangile à beaucoup de personnes, le message pour ces derniers temps, le temps dans lequel nous vivons.

A.R. put dire ultérieurement comme l'apôtre Paul : « Mais, lorsqu'il plut à celui qui m'avait mis à part dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler en moi son Fils, afin que je l'annonçasse parmi les païens, aussitôt, je ne consultai ni la chair ni le sang. » Gal. 1 : 15, 16.

MES VOIES NE SONT PAS VOS VOIES

Arriva pour A. le moment du service militaire. C'était pour lui une question difficile. Par son expérience avec Dieu, il était devenu très croyant et en accord avec la lumière qu'il possédait, il vivait avec le Seigneur. Il aimait Dieu, son service et sa vérité de tout son cœur. Pour ceux qui le connaissaient, il n'était qu'un simple jeune homme converti.

Lui-même reconnaissait qu'un gros travail était encore à faire en lui avant qu'il puisse se présenter devant la face de Dieu. Il était sincère et il ne désirait rien de plus que de servir et dédier sa vie au service du Seigneur.

La question du service militaire lui paraissait comme une difficulté insurmontable. Les questions qui lui venaient à l'esprit étaient les suivantes : Comment un chrétien peut-il être un soldat ? Peut-on alors servir deux maîtres ? Un chrétien peut-il avoir des ennemis ? Le Christ ne nous a-t-il pas enseigné : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, et priez pour ceux qui vous maltraitent ? Le commandement « Tu ne tueras point » lui semblait être en contradiction avec le service militaire. Au service militaire, on doit apprendre à tirer et comment abattre l'ennemi le plus rapidement possible. Toutes ces questions troublaient son cœur.

Il avait parlé plusieurs fois de ce sujet avec son ami, le pasteur P. Mais celui-ci disait : « Oui, vois-tu A., c'est comme ça : un chrétien aime aussi sa patrie. Dieu nous a donné une patrie, et quand elle est attaquée nous devons lutter pour elle. Tuer est naturellement un péché, mais quand le pays nous demande de prendre l'épée, il en prend la responsabilité. Il est vrai que Christ a dit dans Mat. 5 : 44 : 'Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent.' Mais cela n'est pas pour le temps de guerre... Sans aucun doute c'est notre devoir que de rendre le bien pour le mal. Mais nous ne pouvons pas mettre cela en pratique quand le pays est investi par une armée ennemie. » Le pasteur lui avait apporté ces arguments et d'autres encore. Et comment un simple jeune homme pouvait-il contester ? Il chercha encore une fois à se souvenir de quelques textes bibliques. « N'est-il pas écrit dans les Saintes Ecritures, que l'on doit obéir à Dieu plus qu'aux hommes ? J'ai aussi lu que Jésus a dit à ses disciples : 'Remets ton épée à sa place; car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée.' » « Et, Mr le pasteur, Jésus n'a-t-il pas enseigné que son royaume n'est pas de ce monde ? Puis j'ai encore lu que la mort n'existe pas dans le royaume de Dieu. »

Le pasteur avait répondu à tous ces arguments en disant que tout cela devait être lu mais qu'il ne fallait pas les employer pour aller plus loin. Il affirma qu'il est aussi écrit que c'est Dieu qui établit les autorités « auxquelles nous nous devons d'obéir ».

Bien que l'esprit simple d'A. se rebellait contre l'idée qu'il devait aller apprendre à tirer et à se battre, il ne pouvait pas encore peser les paroles érudites de son prédicateur ni les rejeter. Et c'est ainsi qu'il devint un soldat.

Dans son cœur le problème n'était toujours pas résolu et cela mettait un obstacle pour qu'il en devienne un véritablement. Partout où il se trouvait, il participait aux services religieux et très vite tout le monde savait, que A. était un chrétien. Quand il en avait la possibilité, il recherchait le contact avec les pasteurs et se rendait utile dans les groupes de jeunesse de l'église. Avec le temps il ne pouvait s'empêcher d'exprimer de plus en plus son opinion contraire et sa conception des choses. Parmi les soldats, il fut bientôt connu par le surnom de 'prédicateur'. Cela ne lui faisait rien. Avec le temps on le laissa tranquille. Il arrivait même que de temps à autre on lui demandait son avis. Puis, on lui proposa de diriger le foyer chrétien des soldats. C'était exactement ce qu'il désirait faire. Cela le rendait libre, dans le camp militaire, de parler aux soldats de choses spirituelles. Chaque soir, un certain nombre de soldats se réunissaient et A. lisait un chapitre de la Bible. Puis après avoir chanté un cantique et énoncé une courte prière de remerciements, ils terminaient ainsi la journée. Ces cultes du soir furent pour A. des heures merveilleuses, et il comprit que ce travail lui était avantageux car en plus il se trouvait libéré des charges du service militaire.

Un jour, dans le foyer militaire, A. reçut la visite d'un évangéliste qui vendait des livres chrétiens. Ils furent rapidement pris tous les deux dans une sérieuse conversation sur les vérités bibliques et les signes des temps. A. comprit immédiatement que cet évangéliste avait une grande connaissance de la Bible, et il écoutait avec beaucoup d'attention tout ce que l'évangéliste lui disait au sujet du retour imminent du Christ. Ce message était pour lui tout à fait nouveau.

« Mais Jésus nous a dit, » interrompit A., « que nous ne connaissons pas le temps de son retour. »

« Ce n'est pas tout à fait ainsi », répondit l'évangéliste. « Bien que le Seigneur ait dit que le jour et l'heure de son retour ne sont pas connus, il nous a donné dans sa parole des signes très clairs au sujet du temps où nous devons l'attendre. Il y a de nombreuses prophéties à travers lesquelles nous pouvons connaître avec certitude le temps de sa venue ».

« Cela me paraît très remarquable et intéressant de le savoir », dit A.

« Si vous voulez connaître ces choses, nous pourrions peut-être nous rencontrer à nouveau pour en parler davantage », dit l'évangéliste. A. accepta volontiers cette proposition et ils se mirent d'accord de se voir tous les mercredis soirs et de parler des vérités bibliques.

« Mais, dit A., je ne peux venir le soir qu'après dix heures ; c'est après la fermeture du foyer. »

« Oh, cela ne fait rien, je peux m'arranger », fut la réponse.

« Comme c'est dommage, je dois juste partir en congé », dit A., « nous ne pouvons nous rencontrer que dans quinze jours ». L'évangéliste lui laissa quelques feuillets et son adresse d'après laquelle A. comprit qu'il s'était entretenu avec un Mr. Verdung qui habitait la ville voisine de M.

A. passa ses quelques jours de congé chez ses parents. Un jour, quelqu'un frappa à la porte. En ouvrant, il trouva devant lui un jeune homme qui vendait des livres chrétiens. A. par son expérience

récente, s'intéressa immédiatement au jeune homme bien habillé. Il était enthousiasmé par l'idée que ce jeune homme offrait son temps et ses efforts pour Dieu, pour accomplir un travail si difficile et si peu apprécié, et son cœur conçut le désir qu'un jour cela lui serait permis de faire de même.

Le jeune homme lui présenta un livre sur l'Apocalypse. A. le trouva magnifique, mais il était trop cher pour lui. Ensuite le vendeur lui présenta un livre moins cher, avec comme titre « Les sept sceaux brisés : le secret révélé ». Combien A. aurait désiré acheter cet ouvrage. Mais ses moyens ne le lui permettaient pas. Pour finir, il acheta une petite brochure « Le service des bons anges ».

Bientôt son congé se termina et il se retrouva à la caserne. A son arrivée, il se mit directement en contact avec Mr. Verdung. Ce mercredi soir, la compagnie était en exercice, et le foyer pouvait donc rester fermé. A. avait ainsi la soirée libre, puisqu'il ne prenait pas part à de tels exercices. Il résolut d'aller en bicyclette à la rencontre de Mr. Verdung, qui lui aussi allait venir avec la sienne. Il rencontra bientôt l'évangéliste, assis sur l'herbe au bord du chemin. Il était aussi arrivé un peu plus tôt, ne sachant pas que A. était libre, et voulait profiter de lire un peu en attendant. Les salutations furent très cordiales et chacun expliqua la raison de sa venue avancée.

« Avez-vous un beau livre à lire ? » demanda A.

« Oh oui, un livre très intéressant », répondit Verdung et le tendit à A. Celui-ci ne pouvait pas en croire ses yeux. C'était le même livre que le jeune homme lui avait présenté la semaine d'avant, quand il était chez lui. Verdung vit son étonnement et demanda : « Connaissez-vous ce livre ? »
« Non, je ne le connais pas. » Et il se mit à lui raconter sa rencontre. Verdung était très intéressé. Cela lui faisait plaisir d'entendre, que A. avait reçu la visite d'un colporteur qui appartenait à la même communauté que lui, et qu'il avait montré de l'intérêt pour les livres qui contenaient la vérité présente.

Bientôt ils se mirent à parler de la vérité de Dieu. A. ressentait la grande valeur spirituelle de la conversation, et il était très heureux d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il pouvait parler de ces sujets. Il était tard dans la nuit quand ils s'agenouillèrent pour remercier Dieu pour sa vérité. Puis ils se séparèrent jusqu'à la prochaine rencontre. A. demanda s'il pouvait emporter le livre et Verdung le lui prêta volontiers.

Cette rencontre fut suivie par de nombreuses autres durant lesquelles les deux hommes parlaient et lisaient la parole de Dieu, jusqu'à tard dans la nuit. Quand il commençait à faire nuit, ils continuaient à lire les textes avec l'aide d'une lampe de poche.

Durant ces conversations, ils vinrent à parler du jour de repos de Dieu. Mais Verdung ne voulait pas tout de suite s'engager dans cette voie. Il dit : « Nous en reparlerons plus tard ; car il y a encore beaucoup d'autres sujets qui sont importants et quand vous les aurez compris, vous pourrez mieux comprendre la question du jour de repos. » Ils parlèrent plutôt du livre et des prophéties qui s'y trouvaient exposées et comment la parole prophétique s'était réalisée dans le passé. A travers ces conversations, A. comprit que Dieu avait pour chaque siècle un message spécial. Verdung lui parla aussi de l'Esprit de prophétie qui aide le peuple de Dieu à comprendre les prophéties données pour le temps de la fin.

APPELÉ

Après avoir terminé le temps du service militaire, A. retourna chez ses parents. Mais rien n'était plus comme avant. Il avait appris énormément de choses nouvelles. Sa connaissance et son esprit s'étaient développés. Il avait maintenant une autre vue sur le monde qu'il n'aurait jamais pu obtenir

dans son petit village. Le plus important était que maintenant il comprenait mieux que jamais la vérité de la parole de Dieu et il ressentait un désir ardent pour le retour du Seigneur. Le jeune A. connaissait et croyait au message de Dieu pour ces temps. Quelquefois il allait encore à l'église. Il remarquait que les sermons ne contenaient pas les vérités pour le temps présent. Son âme avait soif et il s'apercevait que ses visites à l'église ne le désaltéraient pas.

Un jour, il discuta avec Verdung sur le sujet du jour de repos. A. avait des idées préconçues : que c'était le jour de repos pour les Juifs et que depuis la résurrection du Seigneur, les Chrétiens devaient observer le dimanche. Avec quelques versets bibliques à l'appui, Verdung lui raconta l'histoire du Sabbat depuis la création jusqu'à la fin des temps. A. désirait aussi découvrir le Sabbat dans le Nouveau Testament. Après l'étude, il ne pouvait pas comprendre pourquoi les Chrétiens observaient un faux jour de repos, quand la Bible était si claire sur ce sujet, il en fut convaincu, et ce sentiment ne l'abandonna plus. Il voyait qu'il ne pouvait pas prouver le dimanche avec la parole de Dieu et aucun des pasteurs avec qui il parla ne pouvaient le convaincre du contraire.

A. comprit qu'il devait prendre la décision d'observer le Sabbat. Une nuit, alors qu'il ne pouvait pas dormir, ses pensées se posèrent sur la loi de Dieu et un verset biblique lui vint à l'esprit : Apocalypse 14 : 6, 7, ensuite un autre, Ecclésiaste 12 : 13, 14.

Le lendemain matin, il dit à son père : « A partir de maintenant je ne travaillerai plus le samedi car ce jour est le jour du Seigneur. »

« Quoi, lui répondit son père, tu es un Juif maintenant ? Utilise ton intelligence, ça ne va pas du tout. Qui ici, voudra embaucher un ouvrier qui ne travaille pas le samedi ? Les gens vont penser que tu es devenu fou. Qu'est-ce que nous allons devenir si tu ne travailles plus ? Veux-tu nous déshonorer ta mère et moi ? Crois-tu que ce que tu fais est chrétien ? »

Un flot de paroles submergèrent A. Il n'avait pas l'habitude de répondre à son père. Il ne dit rien mais continua son étude de la parole de Dieu.

« Ces messages, expliquait Verdung, « formaient justement dans les temps passés, le point central de la proclamation de l'évangile. Dieu a toujours donné à son peuple la commission, d'annoncer ces messages, pour que le monde sache l'importance du temps et fasse attention au plan éternel de Dieu. Ces messages révèlent exactement la nature des temps. Sans message le peuple de Dieu et son église n'auraient aucune raison d'exister. C'est justement ici que l'on trouve le choix de Dieu ».

« C'est remarquable », répondit A., « mais pouvons-nous trouver toutes ces choses dans les Saintes Ecritures ? »

« Bien sûr que tout cela se trouve dans les Ecritures. Prenons l'exemple de Noé et de son message. Vous savez, comment la terre en son temps, s'était corrompue à cause du péché. La terre était mûre pour le jugement. Et ce jugement devait venir sous forme de déluge. Ce déluge, que l'humanité allait subir comme un jugement, n'allait pas tomber à l'improviste. Durant cent vingt ans, Dieu, par Noé envoya un message au monde pour lui annoncer la catastrophe. Notre Père céleste donna à ce prédicateur de la justice, un message avec l'intention, de juger le monde. Noé, lui-même devait prouver sa foi au message par son travail. Il devait construire un bateau, une arche de salut pour tous ceux qui accepteraient le message. Tout son temps et ses habilités devaient être mis au service de cette œuvre et démontrer lui-même qu'il croyait à l'accomplissement de ce message prophétique et que l'humanité n'aurait plus aucune justification. Ceux qui accepteraient ce message, pouvaient être sauvés en entrant dans l'arche. A part l'arche, il n'existait aucune autre forme de salut. C'était un message de vie ou de mort. Bien que ce fût un message de jugement, c'était en même temps un

chemin de salut à travers la grâce de Dieu. C'est un excellent exemple et nous allons lire maintenant ensemble ce que dit la Bible ».

Ils s'assirent tous les deux au bord du chemin, et prirent leurs Bibles de poche. Verdung avait souligné les textes dans sa Bible en rouge et vert, et il demanda A. de lire plusieurs passages dans l'Ancien Testament et aussi dans le Nouveau Testament.

Tous ces textes et leurs significations furent pour A. une nouvelle lumière. Une toute nouvelle perspective lui fut ouverte sur les procédés de Dieu. A l'église il n'avait jamais rien entendu de pareil. Mais il ressentait jusqu'au fond de son cœur la signification de cette vérité.

« C'est aussi intéressant de savoir que Jésus lui-même a relié les jours de Noé avec les événements de la fin. Comme Noé avait un message spécial, ainsi dans ces temps de la fin le peuple de Dieu a un message spécial à prêcher. Nous voyons cela très clairement dans Mat. 24 : 37-39 ».

« Croyez-vous, Mr.R., que le Seigneur se comporte différemment qu'au temps de Noé? Nous savons que nous sommes arrivés à la fin des temps ; l'accomplissement des prophéties bibliques nous le prouve. On nous enseigne aussi à l'église, que Jésus revient, mais qu'il peut revenir dans mille ans, ou alors demain. Noé n'ignorait pas le plan de Dieu. Pensez-vous que Dieu laisserait son peuple dans une complète ignorance sur ces choses si importantes ? Non, le Seigneur, qui a accordé sa lumière à ses prophètes dans le passé, nous envoie aujourd'hui un message significatif que le retour de Jésus est imminent. »

« Oui, je comprends très bien cela », dit A., « mais où est maintenant ce message? Pourquoi je n'en ai pas entendu parler dans notre église ? »

« Oui, c'est bien comme ça ; c'est pour cela que nous ne nous sentons plus à l'aise dans l'église. Non que nous méprisions l'église, mais notre âme n'y est pas libre. Nous ressentons que quelque chose manque. Nous avons plus de lumière que celle qui brille en général dans les églises d'aujourd'hui. Pour moi c'est une grande question. Est-ce que l'église comprend véritablement sa vocation ? Que fait-elle, pour avertir le monde et le sauver de la ruine ? Mais Dieu a aussi dans notre temps un peuple, à travers lequel il réalise son plan divin, et je suis reconnaissant d'avoir pu connaître ce peuple. Maintenant je sais en qui je peux croire et je connais aussi à travers cette foi le chemin, et quel sera le salut quand viendra le grand jour, où il est certain que nous pourrions toujours mieux voir. »

Ces paroles firent une profonde impression sur A. et dans son cœur il donnait raison à Verdung. Jusqu'à tard dans la nuit, il pensait à ces paroles. Il ne pouvait pas dormir. Ne possédait-il pas la vérité dont il avait toujours été certain ? Était-ce vrai que Dieu avait un autre peuple dans ce monde, à part celui qui se réunit dans les églises ? De toute façon, il reconnaissait que Verdung avait plus de lumière que lui et tous ses amis réunis et il ne pouvait pas l'accuser d'être un homme de mauvaise vie. Mais si ce n'était pas le cas, que devait-il faire ? Il désirait être sauvé, et être prêt pour la venue de Christ. Il se pouvait que Christ puisse venir durant sa vie, et ne devait-il pas être prêt ? Il n'aurait alors aucune excuse. Il ne pourrait pas dire : « Je ne savais pas ». Mais devait-il laisser l'église et rejoindre une secte, cela ne pouvait pas être juste ? Mais si c'était quand même le désir de Dieu ?

Le jeune A. passait de longues heures avec de telles pensées et ne pouvait pas trouver de solutions. Il prit la décision, aussi vite que possible de visiter son pasteur pour lui parler. Le Seigneur lui accorderait certainement la lumière. A. s'approcha de son lit et s'agenouilla devant Dieu, cherchant à voir son visage. Il ouvrit devant lui la Parole de Dieu et ce passage vint devant ses yeux : « Car le Seigneur, l'Eternel, ne fait rien sans avoir révélé son secret à ses serviteurs les prophètes. » (Amos 3

: 7). Ce texte lui fit une profonde impression et il était sûr qu'il avait reçu une réponse du Seigneur. Le jour suivant, il raconta à V. ce qu'il avait trouvé. Celui-ci écouta avec un grand intérêt et il pouvait très bien comprendre la lutte interne par laquelle passait A.

« Ce texte a une grande importance, car nous comprenons de quelle manière Dieu œuvre. Le Seigneur opère de la même manière encore de nos jours en ce temps de la fin et ne sait-il pas lui-même comment tout va se dérouler ? »

A. ne pouvait qu'approuver : « Cela doit être ainsi ».

« Mais qu'est-ce qu'un prophète aujourd'hui ? » « Est-ce un prédicateur ? »

« Un prophète et un prédicateur ne sont pas la même chose. Dieu a donné à chaque être humain des dons différents. Un de ces dons c'est celui de prophétiser. Lisez vous-même, c'est écrit dans Eph. 4 : 11. Nos pasteurs et nos prédicateurs sont des bergers et des instructeurs, mais ils ne sont pas des prophètes. Un prophète peut être un pasteur ou un instructeur, mais la compétence d'un pasteur ou d'un instructeur n'en fait pas automatiquement un prophète. Les bergers et les instructeurs sont appelés par des hommes, mais le prophète est appelé par Dieu, voilà la différence. L'église ne peut nommer personne à être prophète. Le don de prophète ne peut être donné que par Dieu et il accorde ce don quand il veut.

« Que signifie la charge de prophète ? » demanda A., qui n'avait jamais rien entendu à ce sujet.

« Le texte que vous avez lu dans Amos vous l'explique. Un prophète est la bouche de Dieu et c'est à travers lui que Dieu révèle ses plans à son peuple d'une manière toute spéciale. L'Esprit de prophétie a été durant de nombreux siècles le seul moyen utilisé par Dieu, pour faire connaître son plan de la rédemption au monde. Depuis la création jusqu'à Moïse, c'est à dire à peu près deux mille cinq cents ans, il n'existait aucune révélation écrite. La connaissance de Dieu et de son plan pouvait être connue dans ce temps-là seulement par « la parole vivante », qui sortait de la bouche des prophètes. Résumé des quatre premiers chapitres du livre Auf Gottes Wegen par A. Ringelberg, Hollande.